

Mais il ne faut point qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini :
Toujours, Français, chantons encore,
Autant de pris sur l'ennemi !

Poursuivant, sans se démentir, cette carrière pendant plus de vingt ans, Béranger a pu, avec raison, donner à ses œuvres le nom modeste de *Mémoires chantants*.

Courier le suit de près, et, en 1816, il publie la célèbre pétition aux deux chambres, commençant par ces mots : *Je suis Tourangeau* ; de ce jour, ils ont manifesté la même ardeur à la défense de la justice, le même courage à dénoncer et poursuivre un pouvoir qui la bravait, la même haine pour ces courtisans de toutes les puissances, nourris de la substance des peuples. L'indignation cruelle de Courier éclate à chaque instant contre eux, et Béranger lui-même, dont les écrits ne semblent respirer qu'une malignité sans fiel, s'anime jusqu'à leur lancer les traits amers du pamphlétaire.

Un autre point de ressemblance entre Béranger et Courier, c'est le peu d'enthousiasme qu'ils se sont sentis l'un et l'autre pour la gloire militaire de Napoléon ; mais hâtons-nous d'ajouter que leurs antipathies furent différentes : Béranger, amant passionné de la liberté, détesta dans Napoléon l'un de ses mortels ennemis, et le créateur du despotisme militaire en France, mais il rendit hommage à ce génie des combats : il l'aurait même accepté volontiers pour souverain, sans trop lui en vouloir de ses victoires, en lui donnant *la politique de Lise* pour charte constitutionnelle ; au lieu que Courier ne comprit jamais cet homme qui, faisant de l'Europe un immense champ de bataille, l'embrassait d'un seul coup-d'œil et y conduisait, de triomphe en triomphe, ses redoutables légions. Ses *Conversations chez la comtesse d'Albany* attestent son mépris aveugle pour ces guerres mémorables où éclataient une science et un génie qu'il ne sut pas admirer.